

Les yeux fixes de Tanguy Coëdic dévoraient littéralement le feu de cheminée à la chaleur bienfaitrice. Il ne parvenait pas à détacher son regard des braises rougeoyantes. Sous les caresses aussi agressives qu'incessantes des flammes, les bûches crépitaient furieusement, propulsant çà et là de minuscules particules incandescentes.

L'un des claquements surprit Tanguy. Perdu jusqu'à présent dans un vide intellectuel, il reprit immédiatement contact avec la réalité. Réflexion faite, il réalisa que le claquement qu'il venait d'entendre ne provenait pas du brasier. Intrigué, il se retourna mais ne remarqua rien d'anormal. Résigné, il comprit qu'il était temps pour lui d'aller dormir.

— Allez ! Une bonne douche et au lit ! se dit-il à voix haute, comme pour mieux s'encourager.

Se levant péniblement, il se dirigea vers la salle de bains. Alors qu'il se passait les doigts dans les cheveux encore imprégnés de la chaleur du feu de bois, son cœur se serra d'un coup. Une sensation aiguë se propagea à toute vitesse dans toute sa poitrine. Sa respiration vint à lui manquer. Il resta figé quelques secondes, incapable de réagir.

Là ! Sur les tommettes du couloir ! Des traces de pas trempés par la pluie ! Quelqu'un était entré chez lui ! Mais quand ? L'intrus était-il toujours là ? Il remarqua que les marques de pas se faisaient dans les deux sens et qu'elles disparaissaient sous la porte des toilettes. Il faillit perdre tous ses moyens lorsqu'il entendit un bruit sourd dans les toilettes.

L'intrus se trouvait-il toujours derrière cette porte ? Tanguy Coëdic tendit l'oreille à l'affût du moindre bruit suspect. Le même claquement se faisait régulier, comme si...

— Mais oui ! À tous les coups, quelqu'un a voulu cambrioler ma baraque et il s'est barré quand il a vu que j'étais là. Ce connard a dû passer par la fenêtre des chiottes ! songea-t-il.

Bien que très peu rassuré, Tanguy Coëdic entreprit de vérifier sa thèse. Il s'approcha de la porte et appliqua une main tremblante sur la poignée. D'un coup sec, il l'ouvrit au moment où la fenêtre, sous l'effet d'une violente rafale, fut propulsée contre le mur. Le fracas de la vitre brisée provoqua une terrible frayeur chez le moniteur de voile.

— Putain, j'ai eu les jetons ! Bon, le principal est que ce salopard se soit tiré ! Eh bien, il ne me reste plus qu'à réparer ça aux aurores demain.

Redevenant maître de lui, Tanguy Coëdic condamna la porte de ses toilettes du mieux qu'il put en la bloquant à l'aide d'une lourde chaise. Puis, il se résolut enfin à prendre sa douche. Il pénétra dans la pièce d'eau et commença par se brosser les dents, la tête presque dans le lavabo.

L'étrange malaise inexplicable et indicible qui l'avait submergé dès son arrivée le reprit soudainement. Il se redressa et regarda tout autour de lui. Ses yeux s'arrondirent en constatant que son rideau de douche habituellement ouvert était parfaitement refermé.

Le moniteur de voile ne savait plus que faire. S'enfuir ? Pour aller où ? Hurler ? Pour quoi faire, personne ne l'entendrait ! Rester là et attendre qu'un éventuel beau diable, monté sur ressort, sorte de la douche comme surgissant d'une boîte ? Et après !?

Prenant son courage à deux mains, Tanguy Coëdic se saisit de son sèche-cheveux et, prêt à frapper, avança lentement vers le rideau devenu brutalement effrayant. Son geste fut si rapide et si violent qu'il en arracha presque la toile imperméable. Dans le même temps, son bras droit se leva et s'abattit de toutes ses forces dans... le vide. Car, le rideau n'abritait rien d'autre que le vide.

— Quel con ! C'est moi qui ai dû le refermer sans y faire gaffe ! Putain, je me fais des frayeurs tout seul. Faut que j'arrête de fumer la moqu...

Un bruit énorme fit trembler les murs de la salle de bains. La frayeur rendit douloureuse la poitrine de Tanguy Coëdic. La vision qui s'offrit à lui eut presque raison de sa conscience. Ce n'était pas possible ! D'où pouvait bien sortir cet homme fantasmagorique avec ce masque aussi grotesque qu'angoissant ? Incapable de prononcer une seule parole, le moniteur de voile fixait le visage de Blanche-Neige comme s'il voulait s'assurer que ce qu'il voyait était bien réel.

Il comprit bien vite qu'il ne s'agissait pas du fruit de son imagination. L'individu inquiétant s'était tout simplement caché dans le recoin de la pièce, derrière la porte que ce dernier venait de refermer violemment, piégeant ainsi le maître des lieux.

— Qui êtes-vous ?! Que faites-vous chez moi ?! hurla Tanguy paniqué. Qu'est-ce que vous me voulez ?!

L'homme au masque de Blanche-Neige resta impassible, sûr de son effet dévastateur sur le mental de sa victime comme cela avait été le cas pour les deux premières. Posément, l'homme apposa son index ganté sur l'orifice de la bouche de son masque demandant à sa proie de se taire. L'effet escompté fut l'inverse.

— Putain !! Mais, t'es qui, toi ?! Qu'est-ce que tu me veux ?! Dégage de chez moi, connard !!

Avec autant d'énergie que de désespoir, le moniteur de voile se précipita sur l'homme qui le dépassait d'une bonne tête. Au moment où Tanguy Coëdic allait abattre son sèche-cheveux sur son agresseur, la formidable décharge électrique qu'il ressentit à la gorge le paralysa sur place. Tout s'embrouilla dans son esprit. Par réflexe, il relâcha le sèche-cheveux qui se

fracassa au sol. Le moniteur de voile eut l'impression de recevoir un énorme coup sur la nuque, ses forces l'abandonnèrent, ses jambes devinrent cotonneuses. Comme une masse, il s'écroula inconscient au pied de l'homme au masque de Blanche-Neige.

*

Hôpital de Vannes, bureau du Dr Dutour – 21h00

— Voilà, je ferme la porte. Je vous en prie, asseyez-vous !

— Merci, docteur.

Pendant que le docteur Dutour contournait son bureau pour aller s'asseoir face au gendarme, un silence mêlé de gêne et de défiance s'installa entre les deux hommes. Par expérience, Anselin savait que ce type de situation ne trouvait d'issue que dans une discussion franche. Aussi, n'hésita-t-il pas à annoncer immédiatement la couleur.

— Écoutez docteur. Avant toute chose, je souhaiterais que nous mettions carte sur table. J'ose espérer que nos mauvaises relations ne sont pas liées à la contravention d'hier. S'il s'agit-il d'autre chose, il serait sans doute préférable que vous me disiez tout de suite de quoi il retourne !

Jean-Yves Dutour ne parut pas surpris par le ton volontaire employé par le gendarme. Se pinçant la lèvre supérieure entre les dents, il se leva brusquement de son siège en cuir et tourna le dos à Anselin.

— J'ai cru comprendre monsieur Garnéro que vous n'aviez pas beaucoup dormi cette nuit ?

— Non pas vraiment ! Et celle qui s'annonce va être tout aussi courte ! répliqua Anselin.

— Dans ce cas, vous prendrez bien un petit café ? J'en ai préparé un il y a peu. Il doit être encore chaud !

— Très sincèrement, cela ne sera pas de refus ! répondit Anselin, rassuré de voir que le médecin semblait revenir à de meilleurs égards.

— Ce n'est pas à vous que j'apprendrais que la vie n'est pas toujours simple et qu'elle nous réserve parfois de bien sombres destins !

— Je dois reconnaître qu'entre ma vie privée et mon métier, je suis particulièrement verni ! répondit Anselin sur la défensive.

— Je vous rassure. Je n'ai absolument rien contre vous... personnellement. La contravention d'hier est le cadet de mes soucis ! C'est la gendarmerie en général que je

n'aime pas ! lança amèrement le docteur à l'attention du gendarme en lui servant du café dans une tasse de faïence blanche et bleue.

Anselin fut quelque peu déstabilisé par tant de franchise. Il s'en inquiéta.

— Cela a au moins le mérite d'être clair. Vous me semblez souffrir de quelque chose que je ne parviens pas à identifier. Je ne vous oblige pas à dévoiler votre ressenti à l'égard de nos services, mais j'aimerais quand même comprendre !

— C'est très simple. Un jour, un jeune homme de seize ans a connu la même maladie que votre petit Jérôme. C'était en 1981. Son cas était plus grave et les traitements n'étaient pas aussi efficaces que maintenant. Peut-être aurait-il eu plus de chance aujourd'hui. On ne le saura jamais !...

Le chirurgien parlait d'une voix monocorde. Il conservait son regard rivé sur la tasse qu'il faisait tourner entre ses doigts fins. Anselin ne broncha pas. Il n'osa pas intervenir, laissant le médecin extérioriser les raisons de son aversion.

— Toujours est-il que la maladie a fait son travail, sournoisement, lentement, lui grignotant chaque jour un peu plus de ses forces. Deux ans et demi ! Pendant deux ans et demi, ce jeune homme a souffert de la maladie qui le rongeaient intérieurement. Jusqu'à ce jour de décembre 1983...

Le neurochirurgien arrêta brusquement son récit. Il semblait éprouver des difficultés à aller plus loin dans ses confidences. Le médecin prit une grande inspiration et reprit son monologue d'une voix un peu plus faible.

— Cela s'est passé à quelques jours de Noël dans un petit hameau entre Carnac et Auray. Le jeune homme en question qui avait alors dix-huit ans et demi ne supportait plus la douleur, les soins, les séjours en hôpital, sa vie sans avenir... Il a fini par craquer et s'est barricadé avec un fusil de chasse dans la maison de ses parents en faisant savoir qu'il voulait se suicider. Les voisins ont voulu intervenir pour le raisonner mais le jeune homme a tiré en l'air pour les effrayer. Du coup, les gendarmes ont été appelés. Ils n'ont pas voulu m'écouter. Je leur ai pourtant dit qu'il ne tirerait sur personne et qu'il fallait attendre tranquillement car il aurait fini par recouvrer la raison et retourner à l'hôpital...

La suite, Anselin ne s'en douta que trop bien. En écoutant la fin de l'histoire, il sut qu'il ne s'était pas trompé.

— Trois gendarmes ont alors investi la maison. Ils voulaient maîtriser le jeune malade avant qu'il ne tue quelqu'un comme ils disaient... Pfff, foutaises ! Ils sont entrés dans la maison puis, il y a eu un coup de feu... un seul. Dans leur dossier, les trois gendarmes ont dit qu'ils avaient été mis en joue et qu'ils avaient dû tirer pour se défendre. Le jeune homme est

mort sur le coup, une balle en plein cœur... Cette année-là, j'ai passé le plus triste de mes Noël... Ce jeune homme s'appelait Christophe. C'était mon frère aîné... conclut Jean-Yves Dutour laconiquement.

Le médecin faisait toujours tourner sa tasse entre ses mains. Un silence pesant régnait dans le bureau. Anselin n'osa pas rompre la confiance de son interlocuteur. C'est ce dernier qui reprit une nouvelle fois la parole.

— Vous comprendrez maintenant que je ne porte pas les gendarmes dans mon cœur ?

— Oui, je reconnais, mais... se risqua Anselin.

— Oui, je sais ce que vous allez me dire. Vous pensez que c'était peut-être le souhait de mon frère de finir comme cela. Il aurait tout manigancé pour obliger les gendarmes à faire ce qu'il n'avait pas le courage de faire lui-même. C'est bien cela ?

— Oui, reconnut Anselin.

— Cela m'aurait consolé, mais je ne le crois pas !

— Pourquoi donc ? demanda le gendarme.

— Parce que si Christophe avait voulu en finir avec la vie, il m'aurait dit au revoir avant. Mais, il ne me l'a jamais dit. C'était mon frère. Je l'aimais... et, lui aussi, m'aimait. Il ne serait jamais parti sans me dire au revoir...

Cette dernière confidence méritait le silence respectueux d'Anselin. Il fut tout de même impressionné car le médecin lui avait livré une part de son intimité comme s'ils se connaissaient depuis des années. Puis, Jean-Yves Dutour déclara sans transition à l'adresse du gendarme :

— Bien le temps est venu de nous entretenir des raisons pour lesquelles nous sommes là !

— Oui. Cependant, laissez-moi vous informer que l'affaire étant grave, cet entretien devra être officialisé. Nous serons contraints de recueillir officiellement votre déposition par écrit. Si vous le préférez, je me déplacerai, ici, à votre bureau ou à votre domicile, afin de vous éviter un déplacement chez nous, proposa Anselin.

— Si cela ne vous dérange pas, j'aimerais autant. J'apprécie beaucoup votre proposition. Avez-vous une idée sur l'identité de l'assassin de Jarnais et de Le Tandec ? interrogea le médecin.

— Vous comprendrez bien docteur, que je ne peux pas me permettre de vous dévoiler ce genre de renseignement. Secret de l'enquête oblige. En revanche, nous sommes peut-être sur la bonne voie. Nous allons procéder à l'interpellation d'un suspect très tôt demain matin, rétorqua Anselin.

— Voyez-vous... J'ai appris ces meurtres par la radio. Au début, les noms des victimes me disaient vaguement quelque chose. Puis, tout m'est revenu subitement.

— Vous connaissiez donc ces deux personnes ?

— Oui, enfin pas tout à fait ! Parce que Jarnais et Le Tandec étaient plus âgés que nous.

— Qui ça, nous ?

— Moi et mon meilleur ami de l'époque... Je vous explique. Jarnais et Le Tandec étaient très copains avec l'un de mes potes d'enfance parce qu'ils habitaient le même quartier. Je sais aussi qu'il y avait un quatrième gamin toujours collé à leurs basques mais il était beaucoup plus jeune qu'eux. D'ailleurs, je n'ai jamais su comment ce mioche s'appelait. C'est pour cette raison que les noms de Jarnais et le Tandec ne m'étaient pas inconnus. C'est aussi pour cela que je me suis dit que ces meurtres avaient peut-être un lien avec leur enfance ! Mais maintenant que vous me dites que vous allez sans doute arrêter le meurtrier, cela me rassure pour mon ami d'enfance.

— Vous pensez qu'il pourrait être en danger ? interrogea Garnéro.

— C'est possible oui, répondit le médecin, pensif.

— Et comment s'appelle-t-il ?

— Tanguy Coëdic ! Il est moniteur de voile !

— Quoi ?! s'étrangla Anselin.

— Vous le connaissez ? rétorqua le médecin avec surprise.

— Nous étions chez lui ce matin dans le cadre de cette enquête ! Vous pensez qu'il peut être en danger ? Mais pourquoi ? s'inquiéta Anselin.

Une sonnerie répétitive et désagréable à l'oreille retentit soudainement dans le bureau. D'un geste réflexe, Jean-Yves Dutour porta la main à l'une des poches de sa blouse et en sortit un petit appareil.

— Oh ! Merde ! Ce n'est pas vrai ! Écoutez, je suis désolé... une urgence... et apparemment c'est grave. Je suis obligé de vous laisser monsieur Garnéro...

Déjà, le docteur s'était précipité dans le couloir et prenait la direction des escaliers de service. Avant de disparaître dans la cage d'escaliers, il se retourna vers Anselin et lui lança :

— Si je peux me permettre, foncez vite chez Tanguy... On ne sait jamais... c'est peut-être ça ! lança Jean-Yves Dutour.

— Quoi... ça ? interrogea Anselin.

Mais, le docteur avait déjà disparu. Anselin eut pour seule réponse le petit grincement de la porte qu'un groom refermait automatiquement dans un mouvement lent et régulier.